

DIDIER TRONCHET

Le Fils du yéti

roman



Flammarion

Extrait de la publication

DIDIER TRONCHET

Le Fils du yéti

roman

« C'est ainsi qu'a commencé cette semaine extravagante. Extravagante à l'échelle d'une vie où il ne s'était finalement rien passé de fracassant. Un peu comme si quelqu'un là-haut s'était souvenu de mon existence, et décidait de me faire payer les arriérés... De me livrer mon lot d'événements, d'un bloc. Et sur huit jours. »

Un incendie nocturne, la mort d'un ami (mais lequel ?), l'étrange photo de son père et cet album de Tintin dans lequel il croit se reconnaître... Voilà une semaine agitée pour notre héros, qui tient de sa mère une indécision maladive, et de son père une tendance déraisonnable à la nostalgie...

Avec l'humour et la distance qu'on lui connaît, Didier Tronchet nous livre une réflexion émouvante sur la filiation et la paternité.

Didier Tronchet est l'auteur de livres atypiques comme le Petit Traité de vélosophie (Plon, 2000) ou le Journal intime d'un bébé formidable (Flammarion, 2005).

Flammarion

Le Fils du yéti

DU MÊME AUTEUR

Petit traité de vélosophie, Plon, 2000 ; J'ai Lu, 2007.

Football, mon amour, Albin Michel, 2004 ; J'ai Lu, 2010.

Journal intime d'un bébé formidable, Flammarion, 2005 ; J'ai Lu, 2008.

Nous deux moins toi (Petit précis de rupture amoureuse), Flammarion, 2007 ; J'ai Lu, 2009.

Didier Tronchet

Le Fils du yéti

roman

Flammarion

© Flammarion, 2011.
ISBN : 978-2-0812-7197-5

Samedi 25

Vers quatre ou cinq heures du matin, un vacarme effroyable. J'enfile un pantalon à la hâte et file vers la porte. La verrière de la cage d'escalier tombe par pans entiers qui se brisent au contact du sol. Des flammes viennent lécher le plafond, juste au-dessus de moi, au dernier étage. Elles proviennent de chez mes voisins du dessus. Je me souviens à cet instant qu'ils sont absents.

C'est ainsi qu'a commencé cette semaine extravagante. Extravagante à l'échelle d'une vie où il ne s'était finalement rien passé de fracassant. Un peu comme si quelqu'un là-haut s'était souvenu de mon existence, et décidait de me faire payer les arriérés. De me livrer mon lot d'événements, d'un bloc. Et sur huit jours. Précisément la semaine où j'avais choisi de souffler un peu, au sortir d'une

aventure professionnelle boiteuse et d'une histoire sentimentale en eau de boudin. J'avais mérité un peu de répit. Pensais-je.

Donc, le feu. Un vrai bel incendie qui ne fait pas semblant. Un autre pan de la verrière a explosé dans l'escalier, qui m'a convaincu de refermer la porte illico. Tous les conseils en la matière me sont revenus en tête, confusément. Ces dessins de consignes de sécurité où des personnages stylisés obturent le bas de la porte, avant de se mettre un linge sur le nez, puis de respirer collés au sol. Auparavant, j'imaginai ce genre d'hypothèse de manière très détachée, je me disais que le plus simple était encore d'ouvrir les robinets, de se mettre au fond de la baignoire pleine, avec une paille pour respirer. À ces profondeurs, je ne voyais pas comment le feu pouvait m'atteindre. Je trouvais même la situation cocasse. Tranquille, dans l'eau du bain, au milieu de la fournaise. Dans le *Manuel des Castors juniors* de mon enfance, il y avait beaucoup de mauvais pas dont on pouvait se tirer avec une simple paille.

Mais la vision du feu m'avait rapidement fait recouvrer ma lucidité. On peut dire ce qu'on veut du feu, mais ce n'est pas un sournois. On sent clairement chez lui l'intention de nuire. Ce n'est pas le cas d'une inondation, dont on se dit qu'on

a bien le temps de se sortir, ou de la fuite de gaz, parfaitement ignoble en ce sens qu'elle est invisible. Non, le feu a une vocation expansionniste et destructrice manifeste qui interdit de se dire : « Bon, je verrai ça demain. » Donc appeler les secours et tout de suite !!

Oui, mais voilà bien une difficulté qui m'est propre. Ouvrir la fenêtre et hurler : « Au feu ! »... Je ne peux pas. Déjà, hurler, en temps normal, j'ai du mal. Je ne me souviens pas avoir récemment hurlé. Voilà véritablement un comportement que je désapprouve. C'est perdre tout sens de la mesure, imposer à l'autre sa propre incapacité à juguler l'émotion. Je trouve grotesques les gens qui hurlent. Très peu pour moi. En l'occurrence, ouvrir la fenêtre et chuchoter, voire prononcer « Au feu » d'une voix égale n'est pas opérant. Il faudrait déjà qu'on vous entende du quatrième étage. Et, quand bien même, qu'on perçoive toute l'urgence au simple énoncé calme et pondéré de la formule me paraît peu probable. Voilà bien le piège dans lequel se retrouvent les gens de bonne compagnie, soucieux de discrétion et de respect mutuel.

Mais, plus encore, l'interjection « Au feu ! » elle-même me paraît impraticable. Autant vous dire qu'il n'est pas question pour moi de lâcher ces mots épouvantablement convenus. Je le prouve : un jour

en colonie de vacances et cabotant sur un lac avec mon groupe, je suis tombé du bateau. Personne n'a remarqué ma disparition. Eh bien, il m'était impossible d'articuler quoi que ce soit que je n'estimasse risible afin de signaler ma perte. Et, pourtant, je ne savais pas nager, et cette eau sombre et glacée me terrorisait. Les vagues étaient hautes, le bateau s'éloignait. J'avais quelques secondes à peine pour attirer l'attention. Mais « Au secours ! », non ! « Je me noie », encore moins, c'est tellement « sous-titrer », enfoncer des portes ouvertes, paraphraser...

Si vous souhaitez me nuire gravement, obligez-moi à demander à un pêcheur à la ligne si « ça mord ? ». À un marchand de nougats, je suis incapable de dire : « Je voudrais du nougat. » C'est comme ça. Si en plus on est à Montélimar, alors comptez encore moins sur moi pour vous en rapporter. Il y va de mon honneur. Ne me jugez pas, c'est plus handicapant qu'il n'y paraît.

Surtout dans le cas de ma noyade sur le lac. Je m'en suis tiré en levant le bras vers le bateau, et proférant un « Au fait... ! ? » à son intention. Ça ne voulait pas dire grand-chose, ou alors c'était l'amorce d'une tirade du style « Au fait, je me noie... », pour qui lirait entre les lignes. Mais, dans ma panique, c'est ce que je pouvais produire de mieux. Et, de fait, je fus repêché. Le moniteur me fit vertement reproche de ma discrétion. Je le pris comme un compliment.

Évidemment, le téléphone. Pour l'heure, c'était encore ce qu'il y avait de mieux. On voit bien que je ne suis pas coutumier des catastrophes. Un novice y aurait pensé. « Pompiers de Paris, j'écoute ? » À cet instant, la sonnette de l'Interphone s'est mise à retentir, de manière insistante. Déjà ? ! J'étais sidéré. On parle souvent de la rapidité des pompiers, cette manière de se laisser glisser entre les étages de la caserne par les tubes d'acier, de sauter dans le camion tout en enfilant son pantalon, mais là, chapeau !

Entre le combiné et l'Interphone, je ne savais plus où donner de la tête. J'ai choisi l'Interphone car les stridences de la sonnette anéantissaient tout effort de conversation. « Il y a le feu chez vous, monsieur, vite ! » Visiblement le type dans la rue, en bas, appelait tous les locataires de l'immeuble. Il a répété, ajoutant quelque chose de confus à propos de la fumée.

Mes diverses digressions jusqu'ici accrédiétaient la thèse chez moi d'un sang-froid admirable. Or, non. Je paniquais sévèrement. La verrière achevait de se décomposer à grand fracas dans l'escalier. Chez certains, le sentiment de panique aide à filer à l'essentiel, ramasse la pensée sur un axe unique de survie, au service duquel toutes les intuitions sont mises. Moi, c'est l'inverse. C'est la dispersion totale en ramifications secondaires de la réflexion,

jusqu'à ce que le péril initial soit peu à peu occulté. J'y vois une tendance naturelle à la fuite face au réel, qui m'a aussi souvent tiré d'affaire que projeté au fond du trou. 50/50. Ce qui ne m'aide pas à arrêter une stratégie définitive.

Je repris vite le combiné qui pendait au bout du fil. Le pompier de Paris était toujours en ligne, il n'avait pas cru à la mauvaise blague, le fracas en provenance de mon appartement me donnait une certaine crédibilité. Je m'en suis senti regonflé. « Il y a le feu chez moi, monsieur, vite ! » La platitude de ma phrase me désola malgré tout, on ne se refait pas. S'ensuivit toute une batterie de questions, mon nom, l'ampleur du foyer, etc. Le pompier avant de raccrocher me gratifia d'un « quittez l'appartement si vous le pouvez », sans non plus de fioritures. Ces gars-là, d'un point de vue stylistique, avaient été élevés à l'école de la rigueur.

À leur exemple, filons désormais à l'essentiel, ramassons la pensée sur un axe unique de survie, au service duquel toutes les intuitions seront mises. Voici : J'étais dans la cage d'escalier, toujours praticable, quand me tomba dessus non pas un morceau de verre, mais une autre question. Puisqu'il était désormais probable que mon appartement soit entièrement détruit, n'y aurait-il pas quelque chose, n'importe quoi, que je puisse sauver ?

L'interrogation n'est pas anodine. Elle définit son homme, au plus profond. Eh oui, c'est un peu une question à la « Qu'emporteriez-vous sur une île déserte ? ». Et chacun y apportera sa réponse, dans laquelle il sera, d'une certaine façon, tout entier contenu. Dans le cas de l'incendie, il y a un facteur qui accroît l'authenticité de la réponse : l'urgence. La décision rapide ne s'embarrasse d'aucune précaution, ou temps de réflexion qui en dilueraient la spontanéité. C'est vers ce qui nous importe qu'on ira et dans les dix secondes imparties. Alors on saura ce qui nous est cher, réellement.

Mais moi, bien que l'urgence ne fût pas feinte (j'estimais à cinq petites minutes encore la praticabilité de l'escalier), j'étais bras ballants sur le seuil. Seul face à l'étendue de ce qu'il me faudrait emporter. Finalement, l'incendie jouait vraiment son rôle. C'est toute la misère de mon existence solitaire qui me sautait à la gorge. En une seconde, comme on revoit sa vie quand on tombe du sixième étage (soi-disant), je revécus tous les moments creux qui avaient présidé à l'achat de ces objets, les queues chez Ikea, ces combats pour les faire entrer dans le coffre, puis dans l'ascenseur. Tous ces efforts pour construire un univers personnel, dont la fausseté me criait soudain son nom au visage. L'incendie n'était plus seulement révélateur, il m'était une bénédiction.

L'odeur de brûlé se faisant plus prégnante, l'idée me traversa l'esprit de m'asseoir là, objet parmi les objets, candidat serein à l'immolation. Quand mon regard sauta sur la solution. Elle me parut évidente et me ramena lentement vers la possibilité d'une survie. Je sortis de l'armoire un sac de sport. Et j'y engloutis... mes albums photo ! Il y en avait quatorze, côte à côte, numérotés, sur une étagère. Je n'ai pas pu refermer le sac, mais peu importait, j'avais ma réponse, avant le gong des cinq minutes fatales. C'était ce que je devais emporter de mon île déserte.

Le sac pesait une tonne. D'une main, je m'appuyais sur le mur en colimaçon, et de l'autre posais le sac toutes les quatre marches. L'escalier était envahi de fumée. Les locataires s'étaient rassemblés dans le couloir du rez-de-chaussée. Les conversations allaient bon train, les spéculations sur le retard des pompiers aussi. Finalement, tout le monde les avait appelés. Le fou furieux de l'Interphone avait réveillé toute la rue.

Porteur d'une odeur de roussi, je fus accueilli avec inquiétude au bas de l'escalier. Une fois les nouvelles de ma santé (rassurantes) données, chacun orienta son regard vers le gros sac. Je fis un mouvement de l'index pour amorcer l'explication. Mais laquelle ? Moi-même j'ignorais les raisons de

cette impulsion étrange qui m'avait poussé à emporter des albums photo.

L'approche de la sirène aspira tout ce monde vers la porte d'entrée. On ordonna l'évacuation des lieux, et les pompiers s'engouffrèrent dans la cage d'escalier. La rue était bloquée, les hommes du feu purent développer leur chorégraphie, très au point. En une minute, le sol était jonché de tuyaux, et les gyrophares jetaient des éclairs bleus.

L'un de ces éclairs me révéla la pâleur inquiétante de la locataire du deuxième. Ça lui allait bien. Je l'ai toujours trouvée attirante, avec son nez mutin. Je la croise, le matin ou le soir dans l'escalier, bonjour, bonsoir, rien de plus entre nous. Jamais je n'aurais caressé le rêve de la voir un jour en déshabillé. C'était pourtant cet autre cadeau que l'incendie me faisait : là dans la rue, à mes côtés, fixant l'immeuble avec des yeux inquiets : ma voisine dans une robe de nuit transparente.

Elle porta la main à sa bouche quand un regain de flammes jaillit de la fenêtre du dernier étage. Je la sentis faiblir. Les jambes cédèrent et j'eus le temps de la saisir par les bras. Au passage, ma main frôla son sein. Elle me remercia tout en s'excusant de son émotivité.

En désignant le dernier étage, j'eus ce commentaire : « Ça brûle bien, hein ? », suivi d'un sourire saugrenu. Elle approuva de la tête, essayant de

trancher intérieurement si je m'en réjouissais, ou si j'étais parfaitement idiot. Puis elle s'éloigna lentement. Ce soir-là, je sentis que nous n'irions pas plus loin l'un vers l'autre.

Les pompiers quittaient déjà le bâtiment. Là-haut, la fenêtre n'exhalait plus qu'un filet de fumée. Finalement, seul l'appartement sous les toits avait souffert. Aucune victime. Feu circonscrit en un quart d'heure. Je regagnais l'immeuble, la locataire du deuxième me précédant de peu, ses fesses offertes par la transparence impudique du tissu.

« Merde, fis-je en redévalant l'escalier, mon sac de sport !! » Je l'avais posé au sol, pour recueillir dans mes bras l'accorte voisine. Les tuyaux filaient en sens inverse vers les camions, les bottes martelaient le pavé... Quand ce grouillement s'est calmé, que la dernière voiture rouge a franchi le coin de la rue, le sol m'est apparu dans sa brutale nudité. Nul sac.

Quelle ironie ! La seule chose que je voulais sauver était la seule chose qui se perdrait. Quatorze albums photo avaient échappé à un péril inexistant et disparaissaient dans un sauvetage superflu. Je ressentais encore dans la main le poids du sac fantôme, comme l'amputé son membre absent.

Dans l'obscurité du porche, je butais sur un objet. Minuterie. Nom de Dieu ! Mon sac de

sport. Avec tous ses albums. Bien à l'abri. Mais qui avait fait le coup ? Le fou de l'Interphone, évidemment. C'était bien son style : efficacité et anonymat. Héros de l'ombre.

L'appartement sentait le brûlé-mouillé. Les pompiers n'avaient pas lésiné sur les tonnes d'eau. Mon plafond en était gorgé, et le mur de l'entrée suintait. J'imaginai assez les morceaux du plafond me tomber dessus pendant la nuit. Mais, accablé de fatigue, j'étais prêt à prendre le risque. Je me mis au lit quand le jour se levait. Et toujours dans ce même étrange élan de préserver une dizaine d'années de photos, je pris avec moi le sac de sport et m'endormis contre lui, bras dessus, poignées dessous.

Dimanche 26

C'est un coup de sonnette qui me tira du sommeil. Il n'était pas loin de midi. J'avais dormi tout habillé. Face à moi, le représentant du syndic, accompagné de deux types en costumes identiques, mallettes en main. Un dimanche matin ! Belle conscience professionnelle ! Le type du syndic me salua avant de me demander si j'avais l'intention de sortir, en désignant le sac d'albums photo toujours au bout de mon bras. Je donnais sans doute l'image d'un fuyard, pris sur le fait. Il me pria de prévenir au plus vite mon assurance en montrant le plafond de l'entrée, dangereusement bombé. Et prit congé rapidement, sans doute pour servir le même discours à tous les étages. La voisine du deuxième allait-elle leur ouvrir en déshabillé ? Elle aurait en ce cas droit à un rapport plus circonstancié du drame, avec force détails. Je connais la faiblesse humaine.

Il était temps d'en finir avec cette nuit de toutes les dérives. Je me mis en devoir de remettre sur l'étagère les quatorze volumes. Et dans l'ordre, puisque chaque tome portait le chiffre d'une année. En soi, ces albums n'avaient pas grande valeur. Des classeurs à l'ancienne, comme pour les cours de maths. Ce réflexe de les préserver de l'anéantissement n'était pas si stupide pour autant. Les photos représentaient sans doute ce qu'il y avait de moins remplaçable dans l'appartement.

Je n'étais finalement pas cet imbécile qui plaçait bêtement au-dessus de tout la préservation de morceaux de papier glacés... Ce tas de feuilles assemblées était un témoignage unique du passé. Oh, je connais le discours dominant sur le passé. En gros : le passé, c'est le passé. Merci pour la litote. Et l'orateur de pérorer sur la nécessité d'en faire table rase, de se tourner résolument vers l'avenir.

Oui, mais voilà. Moi, j'adore le passé. Je sais, ça ne fait pas de moi le gars insouciant, dynamique, virevoltant vers le futur ou, mieux encore, le sage bouddhiste ne vivant qu'au présent. Tout ça est fort respectable. Cependant, moi, je trouve le passé plutôt sympa. Tout y est clairement délimité, dans le temps et l'espace. On connaît les tenants et les aboutissants. C'est rond, sans aspérité ni coups de théâtre. Tout fait sens, semble s'ordonner. Nous ne sommes plus dans le chaos d'une vie aveugle, mais

Nous avons rapidement quitté la petite jetée, en pédalant ferme. Ce qui nous réchauffa de suite. Anthony ne quittait pas des yeux ce tonton qui ouvrait les portes et dénouait les nœuds. Poussés par un vent assez redoutable, nous gagnâmes rapidement le centre du lac. La petite pluie nous fouettait le visage. Je lui ai arraché l'appareil photo des mains, et j'ai tendu le bras pour nous prendre tous les deux. Il m'a fallu appuyer sur trois ou quatre boutons avant de trouver le déclencheur. Si bien que je n'eus pas le temps de me composer une posture, l'appareil m'a saisi au plus vif, presque hagard. Je me suis plu dans ce dénuement. Derrière, Anthony grimaçait comme un fou. « Celle-là, tu la gardes, OK ? ! » J'avais dans l'idée qu'elle ferait une bonne photo de fin, à confier prochainement à la dépositaire de mes albums.

« Dis-moi, Anthony – à mon tour de lui poser des questions existentielles –, tu aurais aimé avoir le yéti comme papa ? » Il m'a regardé sans surprise, rien ne pouvait plus l'étonner chez ce tonton. J'allais lui faire valoir les avantages d'un papa abominable homme des neiges, notamment le respect dans la cour de récréation (« faites gaffe, son père c'est le yéti ! »), quand il me prit de court avec cette réponse : « Oui, mais je préfère toi... » J'ai reçu une petite décharge. Ça ne ressemblait à rien

de connu. Sauf peut-être la Coupe du monde 1998.

Au loin, les nuages bas chapeautaient les monts d'Ardèche, qui, dans les brumes d'aujourd'hui, avaient une allure de Népal. Là-haut, je pressentais qu'un grand singe nous saluait avant de repartir vers ses neiges éternelles. Anthony s'est mis à improviser une danse de la pluie sur la plateforme arrière du pédalo. Comme pour lui répondre, les trombes d'eau se sont mises à redoubler. On aurait dit les larmes retenues de toute une vie.

Je l'ai rejoint, et nous avons hurlé plus fort que le vent. Depuis la berge, nous étions deux petites taches jaunes sur un ciel d'encre.